

WALLERSTEIN, Immanuel. *Geopolitics and Geo-culture: Essays on the Changing World-System*. Cambridge, UK, Cambridge University Press/Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991, 242 p.

Onnig Beylerian

Volume 23, Number 4, 1992

Le droit international humanitaire (droit international des conflits armés)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703095ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703095ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beylerian, O. (1992). Review of [WALLERSTEIN, Immanuel. *Geopolitics and Geo-culture: Essays on the Changing World-System*. Cambridge, UK, Cambridge University Press/Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991, 242 p.] *Études internationales*, 23(4), 887–889. <https://doi.org/10.7202/703095ar>

analysée ici. Ce qui n'enlève rien aux mérites de ce volume.

Réjean PELLETIER

*Département de science politique
Université Laval, Québec*

WALLERSTEIN, Immanuel. *Geopolitics and Geoculture: Essays on the Changing World-System*. Cambridge, UK, Cambridge University Press/Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991, 242 p.

C'est avec grand intérêt qu'on lira le dernier livre de Wallerstein même si l'on ne partage pas entièrement ses différents paradigmes et conception du monde. Il s'agit en fait d'un recueil d'articles publiés durant les années 80 et organisé suivant le même principe que ses deux recueils précédents. La particularité des articles de celui-ci, écrits avant les grands bouleversements de 1989, c'est qu'ils préfigurent déjà les trajectoires politique et économique futurs du «système-monde».

Deux grands thèmes ressortent de cet ouvrage et délimitent chacune des deux parties: la géopolitique et la géoculture. Concernant la première, Wallerstein estime qu'avec l'effondrement de l'idéologie léniniste, et par extension de l'URSS, c'est en réalité la fin de l'hégémonie américaine qui s'annonce. Wallerstein s'efforce de démontrer, d'une façon pas toujours convaincante, que l'URSS depuis sa fondation assumait des fonctions auxiliaires et subalternes à l'hégémonie américaine. Le wilsonisme et le léninisme recélaient des projets com-

plémentaires; ils partageaient, explique-t-il, des traits communs et des objectifs concourants dont le plus important était leur forte tendance à universaliser les sociétés au moyen de l'État devenu le lieu où se prend des décisions collectives, conscientes et rationnelles.

Quels seraient donc les grands réalignements géopolitiques succédant à ce partenariat objectif soviéto-américain? C'est ici que l'on trouve les idées les plus audacieuses et imaginatives. Ainsi, les États-Unis tiendraient au cours des années 90 le rôle que la Grande-Bretagne jouait à la fin du siècle dernier: celle d'une puissance hégémonique en déclin affrontant la double montée d'une puissance maritime, à savoir les États-Unis, et d'une puissance terrestre, c'est-à-dire l'Allemagne. L'hégémonie américaine serait remplacée par un consortium nippo-américain, le Japon y tenant le rôle dominant, et qui représenterait la nouvelle puissance maritime. Ce consortium rivaliserait avec sa contre-partie terrestre, en l'occurrence une Europe unifiée alliée à l'URSS (ou ce qui lui succéderait). Cette grande rivalité porterait sur deux sphères d'influence: le consortium contrôlerait les zones de l'Asie orientale et du Sud-Est, les Amériques et l'Océanie alors que le tandem Europe-URSS influencerait les zones du Moyen-Orient, de l'Afrique et possiblement de l'Asie méridionale. Normalement une telle rivalité aboutit presque toujours à une guerre, mais Wallerstein ne représente pas les deux camps comme irréductiblement opposés, une guerre entre eux étant impossible à l'ère nucléaire.

Quant à la géoculture, Wallerstein l'aborde par la constatation du fait que trois grands mouvements traversent le système-monde, chacun rejetant le libéralisme, le racisme et le sexisme et le cloisonnement des sciences. À cet égard, 1968 paraît être pour Wallerstein une année mémorable. Car c'est à ce moment-là que survint une révolution menée par des mouvements anti-systémiques contestant à la fois l'hégémonie américaine et les mouvements anti-systémiques de l'ancienne Gauche qui s'étaient étatisés. Loin de disparaître, ces mouvements depuis 1968 se sont multipliés dans tous les coins du monde. Ces nouveaux mouvements qui ne peuvent être assimilés aux anciens contestent l'autorité absolue de l'État mais ne cherchent pas à saisir le pouvoir ou à se substituer à l'élite gouvernante; ils génèrent du «pouvoir social» là où il n'existe pas et œuvrent pour réaliser des projets de transformations sociales. Quoique se trouvant eux-mêmes dans une crise structurelle, et non morale, ils tendent inlassablement vers une stratégie d'intervention commune. Wallerstein est confiant que nous assisterons à l'apparition de nouvelles structures de mouvements anti-systémiques transnationaux qui liera pour la première fois les mouvements du Tiers-Monde, à ceux de l'Occident et des pays (anciennement) socialistes.

Parallèlement à cet état de choses il y aurait également, surtout dans les pays non-occidentaux, une valorisation des héritages civilisationnels, une sorte de «décolonisation culturelle». Le système-monde capitaliste se trouve maintenant aux prises avec la montée des différences culturelles

et civilisationnelles prenant de plus en plus une ampleur politique déterminante. Dans ces pages, Wallerstein apparaît sans conteste très intéressant à lire et à étudier. Il demeure en tout cas l'un des rares académiciens américains qui, dans le même esprit de l'École des Annales et de Braudel, cherche à attribuer un statut conceptuel à ces différences. Pour lui, elles sont si déterminantes qu'elles posent un défi de taille à l'économie mondiale capitaliste. Mais sont-elles assez significatives pour entraîner la chute du capitalisme ou susciter l'émergence de capitalismes se démarquant entre eux par des différences économicoculturelles, ou donner lieu à des systèmes économiques hybrides? Wallerstein n'accorde aucune attention à ce sujet. Il est plus concerné par les choix dont l'humanité dispose pour construire un ordre mondial plus égalitaire et libertaire.

À maints égards, cet ouvrage est très futuriste et truffé de spéculations. Entendons-nous, il ne s'agit pas ici d'une personne ratiocinant sur l'avenir d'un monde fictif, mais d'un chercheur doué d'un sens aigu des rythmes et des cycles de l'évolution des forces humaines. Précisons que tous les chapitres sont des essais d'interprétation du passé récent et du temps présent. Si la plupart des thèmes concernent l'avenir du système-monde, il importe de souligner qu'aucun d'entre eux n'est éclairé par une méthode prospective. En fait, Wallerstein décrit sa démarche d'«utopistique» qui s'avère être une interprétation des données événementielles et conjoncturelles connues fortement teintée par une idéologie socialisante.

Si sa description des ré-alignements géopolitiques paraît vraisemblable et tout à fait plausible, il n'en demeure pas moins qu'elle se fonde sur une vision simpliste de la géopolitique. Car il ne s'agit pas de voir dans les espaces géographiques des oppositions mystiques en octroyant à des puissances dites maritimes des propriétés supérieures à celles des puissances dites terrestres, mais d'examiner comment les communautés organisent politiquement leur environnement physique, pourquoi des nouvelles formes de pouvoir y apparaissent et la manière dont ces dernières se rapportent à d'autres pouvoirs situés dans des habitats différents.

Par ailleurs, ses idées sur 1968 ne nous ont pas impressionné. Dire qu'elle représente une année révolutionnaire c'est la glorifier indûment. Peut-être faudrait-il lire cette assertion comme la nostalgie d'une époque où les mouvements anti-systémiques parvenaient à exercer une influence ponctuelle mais éphémère sur la scène politique occidentale. Du reste, il y a problème quant à l'analyse concernant ces mouvements anti-systémiques. En effet, on ne sait vraiment si Wallerstein discute de courants et de tendances objectifs ou de mouvements conscients extériorisant une volonté déterminée. En fait, il demeure indécis sur cette question en reproduisant l'indécision de ces mouvements mêmes toujours sceptiques à l'égard de l'idée de se munir d'une organisation formelle qui pourrait les tenter de saisir le pouvoir d'État et sombrer ainsi dans un bureaucratisme incurable.

Il ne sera pas surprenant de voir cet ouvrage prolonger les débats que les deux précédents recueils de Wallerstein ont suscités parmi les chercheurs de plusieurs disciplines des sciences sociales. Certains s'efforceront de minimiser les idées directrices, très fécondes, de Wallerstein. D'autres les considéreront comme l'oracle rendu par un grand maître en cette fin de siècle ou, si nous nous fions à Wallerstein, de cycle de 500 ans. Mais le caractère original et controversé de ses travaux ne devrait pas nous dissuader d'examiner attentivement un ouvrage bouillonnant d'hypothèses et d'heuristiques très utiles.

Onnig BEYLERIAN

*Département de science politique
Université du Québec à Montréal*

WARNER, Daniel. *An Ethic of Responsibility in International Relations*. Boulder, Col., Lynne Rienner Publishers, 1991, 163 p.

Cette plaquette de Daniel Warner traite d'une dimension souvent insaisissable des Relations internationales, l'éthique ou la moralité liée à la responsabilité individuelle et collective. Extraite de sa thèse de doctorat, elle présente une analyse nuancée du sujet mais regrettamment décousue, par endroits.

L'auteur s'emploie tout au long à montrer le bien-fondé, voire l'impératif d'une éthique de la responsabilité en Relations internationales qui ne soit pas séparée de son objet au profit des sujets ou agents. L'éthique ou la moralité figure comme variable indé-